

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

N° 61

Année 1931

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
IMPRIMERIE CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
7, RUE DOM-VAISSETTE, 7

—
1932

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321637 8

Réception de M. J. AMADE

Discours de M. J. AMADE

C'est un grand honneur que vous m'avez fait, Messieurs, en m'acceptant dans votre Compagnie. Quelle obligation n'en dois-je point vous avoir ! Mais je suis acquis depuis longtemps déjà aux belles et nobles idées que représentent des groupements comme le vôtre : entretenir dans chacune de nos provinces de vivants foyers de culture, veiller à ce que ne s'éteigne pas la flamme sacrée, surtout dans les temps que nous traversons, où une centralisation outrancière ne saurait, par elle seule, suffire à empêcher la barbarie nouvelle et montante de vaincre les forces de l'esprit !

Certes, — sans doute ne l'ignorez-vous point —, je n'appartiens pas par mes origines au Languedoc. Mais voilà déjà plus de vingt-cinq ans que j'ai le plaisir de vivre parmi vous. A plusieurs reprises, il m'était offert d'en partir : et cependant je suis resté. Votre ciel et votre mer, tous les paysages de votre terre ont su me retenir en ces lieux, ainsi que les liens de chères amitiés. Puis le Roussillon est presque à vos portes ; et l'on sent respirer la Catalogne et l'Espagne dès qu'on tourne son visage vers les Pyrénées. De vos magnifiques jardins du Peyrou, le regard peut, dans les jours de lumière, distinguer à l'horizon la radieuse cime du Canigou, père auguste de ma race, fidèle inspirateur de notre vie intérieure, constant appel à l'idéal...

Ce culte de l'idéal, vous l'avez justement su garder vous-mêmes mieux que quiconque. Et c'est une joie de penser qu'on pourra ici, oubliant les contrariétés du dehors, s'entretenir sans aucune gêne de sujets qui élèvent l'âme et contribuent à mettre en valeur le monde intime que chacun de nous porte en soi ; s'interroger, se conseiller les uns les autres, encourager par voie de réciprocité ces curiosités naturelles qui ne deman-

dent qu'à s'émouvoir et mènent, quand on sait les conduire, aux successives découvertes dont l'esthétique et la science, en un mot toute la pensée, peuvent tirer grand profit.

Veillez recevoir encore, Messieurs, mes remerciements et agréer le témoignage sincère de ma gratitude.

IX

Mais ce qui m'a rempli de confusion, c'est de me voir appelé à succéder à un homme dont il me serait bien difficile, en vérité, d'égaliser la valeur morale, intellectuelle et professionnelle. M. le Doyen GACHON est une des premières personnes du monde universitaire montpelliérain qu'il m'ait été donné d'approcher et de connaître. Il m'avait imposé tout de suite le respect et l'admiration par une foule de ces qualités qui font gagner à un homme ce que nous pourrions appeler la « victoire civique ». Et je parle d'abord seulement de celles qu'il apportait en ses relations personnelles et quotidiennes.

Il faut, Messieurs, à ce point de vue, une grande force de caractère ou d'exceptionnelles dispositions pour se montrer toujours égal à soi-même et ne point faire pâtir autrui des raisons que l'on peut avoir d'être mécontent de la vie, tant des êtres que des choses. Notre expérience nous permet bien à tous de nous en rendre compte. On s'irrite parfois des mesquineries ou des injustices de l'existence; les petits ou les gros ennuis de la santé peuvent aussi nous rendre acariâtres. J'ai toujours été frappé de voir comme M. le Doyen GACHON savait, au contraire, pour son propre compte, faire héroïquement abstraction de tout cela, accueillir les gens avec cette cordialité, cette simplicité, cette bienveillance qu'aucun de nous n'a encore oubliées. En ce qui me concerne, j'eus le très enviable privilège de gagner et de conserver son amitié. Il me l'avait accordée sans réserve, dès les premiers entretiens que nous avons pu avoir sur des sujets qui nous tenaient au cœur l'un et l'autre. Et cette amitié, je puis bien le dire, je ne l'ai sentie fléchir à aucun moment.

X

Messieurs, je ne suis pas historien, et ne me sens donc nullement qualifié pour porter un jugement compétent et sérieusement motivé sur son œuvre. Ce que je vais en dire tout à

l'heure n'est que la modeste opinion d'un profane. Mais il me sera permis, en revanche, d'apporter un premier témoignage sur la dignité de sa vie universitaire, sur les grands et multiples services qu'en ce sens il a rendus, et la perte réelle qu'a représentée son départ lors de sa mise à la retraite.

Entré fort jeune et par la grande porte de l'Ecole normale dans l'Université, après de solides études secondaires, il lui a consacré sans regret d'aucune sorte, et sans ménagement aussi, sa vie entière. Il est de ceux qui n'y ont pas vu seulement leur gagne-pain et celui de leur famille, mais un véritable sacerdoce. Il est de ceux qui ont très vite compris le rôle que peut jouer, en matière d'éducation, un directeur d'études, à partir du moment où il a su capter et retenir la confiance de ses disciples. Et cette confiance, il l'obtient et la doit obtenir tout d'abord par l'affabilité.

L'affabilité n'est pas donnée à tout le monde, jusques et y compris les professeurs. Car l'enseignement est un rude métier. L'érudition peut, elle aussi, rendre revêche, voire même rébarbatif. Ce n'est pas impunément qu'on affronte pendant des années la poussière des bibliothèques et des archives, celle des cartons et des vieux parchemins. Mais on y peut trouver encore, à cause des leçons du passé, à cause également de la mélancolie qui, au fond, s'en dégage, une des formes les plus attrayantes, non du scepticisme, à vrai dire, mais plutôt de la sagesse, laquelle est faite en premier lieu d'une certaine résignation, si elle est faite ensuite d'équité et de tolérance. Tel fut le cas de M. le Doyen GACHON.

Il est une autre manière, non moins indispensable, de s'assurer toute la sympathie de son jeune auditoire : c'est, bien entendu, la valeur professionnelle, la compétence technique, la qualité même de l'enseignement, la sûreté et la constance de la direction assumée dans les études. Donner, en effet, soi-même, et pour ainsi dire chaque jour, un vivant exemple de loyauté scientifique, de bon vouloir pédagogique, de désir sincère de perfectionnement et d'incessant effort en vue de ce dernier, voilà qui doit en imposer et en impose toujours aux esprits de ceux dont on a la charge. En cela encore notre respectable ami ne fut jamais pris en défaut.

Aucun étudiant ne fit donc jamais en vain appel à ses services dans la vie privée ou pour des difficultés d'ordre matériel, à ses conseils ou à ses lumières dans la vie universitaire et la

préparation des examens. Son enseignement ne se contentait pas d'être distribué, comme l'on dit, *ex cathedra*. De la chaire où ses travaux l'avaient élevé et du haut de laquelle il répandait à pleines mains cette manne intellectuelle dont l'*Alma Mater* se fait tout à la fois une obligation et une gloire, il descendait, au contraire, volontiers pour recevoir les confidences, quand ce n'étaient pas les confessions, et, la leçon d'histoire terminée, mieux mettre à la portée de chacun tant les matières à l'étude que les méthodes à appliquer. Et tout cela qui, dans ses intentions, devait aller à l'intelligence, allait aussi au cœur ou bien passait par lui avant d'arriver à son terme. Ce sont peut-être de tels procédés, de tels résultats, qui comptent surtout dans la vie d'un professeur.

×

Etre attaché à ses étudiants comme on est attaché à ses études, à sa science, et par conséquent à son métier, c'est déjà beaucoup et cela suffit bien, au surplus, à remplir une belle existence, modèle d'intégrité et de dévouement. Mais M. le Doyen Gachon avait noué par ailleurs des liens plus étroits et, s'il se peut, plus solides encore.

Je ne pense pas seulement, Messieurs, en parlant ainsi, à la famille qu'il avait fondée, au foyer qu'il s'était créé. A cette famille, à ce foyer, il consacrait certes le meilleur de lui; il y recherchait et il avait le bonheur d'y trouver, grâce à une admirable épouse et à des enfants affectueux, les satisfactions les meilleures et les plus sûres, la récompense, en un mot, de ses peines et de ses veilles. Juste souci, légitime ambition.

Mais il aimait encore sa terre languedocienne et se gardait jalousement fidèle à son amour. N'est-ce pas là d'abord qu'il avait fixé son destin, en un acte de libre volonté et de décision réfléchie, alors qu'il aurait pu être séduit, comme certains collègues, par d'autres ciels, d'autres horizons, et notamment par Paris, centre d'attraction naturel de tous ceux qui pensent et écrivent? C'est un exemple non seulement à méditer, mais encore à suivre que le sien. A une époque comme la nôtre, où un besoin d'agitation, une fièvre de mouvement et de changement s'emparent de plus en plus d'un si grand nombre de nos contemporains, il y a une joie rare à constater les bénéfices moraux, les avantages spirituels que d'autres ont su ou savent

tirer d'une vie, longue et bien remplie, dont on a intentionnellement arrêté d'avance le tracé harmonieux et serein en un même point de l'espace et en quelque manière du temps.

Il était né à Sauve, petite localité dans le Gard. Jusqu'à ses derniers jours, ce coin de pays où il avait vécu son enfance et une partie de sa jeunesse, et où il revenait régulièrement, fidèlement, a occupé une place aussi importante dans son cœur. Peut-être même, à mesure que passaient les années, se sentait-il de plus en plus attiré vers tout ce que représentaient pour lui de chers souvenirs, de tendres affections ces vignes et ces chaumes, les bords du Vidourle, chaque rue, chaque ruelle, chaque maison. Il en va toujours de même pour les âmes d'élite, qui, loin de lutter contre un sentiment aussi naturel, s'y abandonnent sans réserve et sans fausse pudeur. Les meilleurs sentiments commencent par l'amour de la terre : on peut tout attendre de quelqu'un dont la vie profonde a posé une telle base, a reconnu et professé un tel culte d'abord.

Ce bout de province auquel moralement le retenaient tant de secrètes racines, il s'est préoccupé très tôt de son avenir, de sa prospérité matérielle, de ses intérêts économiques. Il a même voulu un jour le représenter au Conseil général ; il a accepté de prendre en mains dans cette assemblée la défense de son canton, alors que ses occupations professionnelles, ses travaux personnels, ses devoirs familiaux accaparaient déjà la part principale de ses heures. Dans ce milieu rural, dévoué à sa tâche terrienne, pénétré de ses droits autant que de ses devoirs, il a puisé deux sentiments qui, à nos yeux, le grandissent encore : l'affection pour les humbles et l'amour de la liberté. Ses convictions démocratiques, loin d'être un artificiel ou occasionnel programme pour élections, étaient chez lui un mouvement sincère, spontané, et demeurerait inaltérables en leur essence. La dignité de l'être humain, le respect dû à la conscience humaine lui sont apparus dès son jeune âge comme des choses sacrées. Il a eu tout de suite horreur de la violence et des injustices, des meurtrières superstitions qui lèsent, comme il l'a dit lui-même, « à la fois l'humanité et la patrie » (1). Dès ses premiers travaux, il a, malgré le ton scien-

(1) *Quelques préliminaires de la révocation de l'édit de Nantes en Languedoc* (1661-1685) ; p. 199.

tifique et l'effort d'objectivité, laissé percer une certaine émotion en parlant des libertés locales, des franchises languedociennes, des privilèges acquis jadis à la Province, et de l'ancienne autonomie. Il y revient encore, et avec plus d'émotion peut-être à cause de l'âge et de la grande guerre, dans son dernier ouvrage, consacré à l'*Histoire de Languedoc* (1921). Il faut lire, en particulier, les belles pages qui marquent la fin de celui-ci, dans le chapitre intitulé : « Caractères de la région languedocienne à l'époque actuelle. » Toute sa ferveur s'y donne libre cours, mais sous des formes cependant rationnelles et mesurées. Sa passion pour la petite patrie ne l'aveugle point ; il se garde d'un provincialisme exagéré et dénonce même le possible danger qu'il y aurait « à professer une doctrine languedocienne à l'écart de l'esprit national. » Premier dépositaire, avec la Provence, de la civilisation latine, le Languedoc a tout un passé, son antique culture et sa foi, comme garantie de loyalisme à l'égard de cette France qui, une fois encore, a défendu le patrimoine romain contre les invasions germaniques.

×

Une thèse de doctorat de lettres marque, en général, tout de suite les tendances intellectuelles de son auteur. En 1887, M. le Doyen GACHON, alors qu'il était déjà chargé d'un cours d'histoire à la Faculté des Lettres de Montpellier, soutenait la sienne en Sorbonne sur un sujet qui répondait admirablement à ses dispositions d'esprit : *Les Etats de Languedoc et l'édit de Béziers* (1632). Pourquoi recourir, en effet, à d'autres matières, quand on a tant de choses à dire, tant de recherches à faire dans le domaine régional ? Ce n'est pas seulement, comme il l'écrivait dans son Avant-Propos, l'intérêt porté depuis quelques années vers les institutions représentatives de l'ancienne France qui l'avait engagé lui-même dans cette voie. Trente-quatre ans plus tard, il devait l'affirmer très nettement dans l'Avant-Propos de son *Histoire de Languedoc* : « Aujourd'hui l'attrait semble se renouveler de notre histoire et de notre géographie provinciales. »

Ses principales œuvres historiques se sont maintenues justement (et toujours avec grand succès) dans cette ligne. Et il y a apporté chaque fois toutes les qualités que nous sommes en

droit d'exiger d'un historien: la patience et la sûreté de la documentation, la rigueur de la méthode, l'impartialité ou la conscience d'une part, et de l'autre la minutie dans les détails, l'attention soutenue accordée à tous les éléments de sa matière, avec cependant l'indispensable effort de synthèse et de personnelle compréhension, sans lesquelles toute analyse non seulement est sèche et pénible, mais encore peut être vaine irrémédiablement.

Pour accomplir sa double besogne d'érudit et d'écrivain, sa qualité de Latin lui a été infiniment précieuse. Elle lui a permis de voir clair, et elle lui a permis aussi de s'exprimer clairement (les lumières languedociennes se sont confondues ici avec les lumières françaises). Elle a aidé sa raison dans la recherche de la vérité, mais elle a soutenu son esprit dans l'exécution même de l'œuvre. L'équilibre de cette dernière, la netteté et la variété de son style, sa couleur et son pittoresque par moments rendent ses livres accessibles à tous et en font la lecture extrêmement attachante. A cet égard, son *Histoire de Languedoc* a obtenu de particulières faveurs du public.

.IX.

Avant de finir et pour marquer d'un nouveau trait la qualité de cet esprit, ce qu'il y avait en lui, si j'ose dire, de complet, de véritablement humain (alors que l'érudition a chez les érudits souvent tari les meilleures sources), je dirai l'impression que m'a produite la lecture d'un passage de son livre sur la *Révocation de l'Edit de Nantes en Languedoc*. C'est dans la partie intitulée « Condition religieuse des réformés ».

Il a rapporté dans les pages précédentes les coups reçus par les Religionnaires languedociens ou Réformés réfractaires, restrictions imposées au culte protestant, atteintes successives portées au droit d'exercice religieux, mesures répressives, interdictions, contraventions, tracasseries de toute sorte, invectives et violences, démolition et ruine des temples. Mais il ajoute alors ces simples lignes, d'une émotion contenue, qui gardent en elles cependant quelque chose d'auguste, inspirant à tous le respect, à quelque religion que l'on appartienne et même si l'on n'appartient à aucune religion :

« ... Après la tournée des intendants, sur des lieues de pays, les cloches protestantes cessèrent de sonner. L'édifice nu et

triste, avec, sur son toit, le simple ou double pilier uni, qui « ne doit point être en forme de clocher », sa porte basse et sans ornements *n'en n'était pas moins, jusqu'au fond des vallées les plus écartées des montagnes, un lieu saint.* Et si la véhémence des appels et des protestations ordinaires aux minorités persécutées y troublait parfois la sérénité des enseignements évangéliques, il n'en n'ouvrait pas moins aux habitants des villes *un prétoire où se plaidait la cause de Dieu; aux yeux du paysan cévenol, une perspective sur l'infini et le divin... »*

Messieurs, un lieu saint..., un prétoire où se plaidait la cause de Dieu..., une perspective sur l'infini et le divin... Il peut y avoir, certains jours, un réel courage à écrire de pareilles choses : elles honorent singulièrement un homme et ne peuvent que lui assurer d'universelles sympathies. Ces mots-là, qui ont en nous de profondes résonances, prouvent, sans contesté, en tout cas, que M. le Doyen GACHON, professeur éminent, historien d'un très haut mérite et d'une indiscutable autorité, était aussi un grand et noble cœur.

Jean AMADE.

Montpellier, février 1931.

Réponse de M. DE DAINVILLE

Par un choix qui peut paraître singulier, tout d'abord, la Compagnie en laquelle vous entrez m'a désigné pour vous recevoir. Ne croyez point, Monsieur, que ce soit une distraction. C'est, au contraire, une de ces délicatesses que l'on ne rencontre guère plus que chez les très vieilles personnes. Elle a pensé, en effet, en choisissant celui de ses membres qui semblait peut-être le moins qualifié, vous mieux marquer le plaisir unanime avec lequel vous êtes accueilli parmi nous.

Vous venez de nous dire que vous n'apparteniez pas au Languedoc ; en êtes-vous bien sûr ? et n'oubliez-vous pas les liens nombreux qui unirent autrefois la Catalogne à notre région ?

Vous savez, certainement, que sur chaque berceau montpel-
liérain se posait, comme une auréole, dans la douce lueur de
ses perles, le tortil des barons de Caravettes. Eh bien ! je ne
crains point d'être démenti par notre collègue, M. THOMAS,
en ajoutant que les jeunes enfants s'endormaient alors, indiffé-
remment, au rythme alangui des chansons languedociennes...
ou des berceuses catalanes. Hélas ! les perles meurent ; le passé
momifié dans les parchemins racornis, sommeille au cimetière
des archives ; mais les langues, qui ont enchanté de leur musi-
que tant de jeunes oreilles, ne sont point mortes, et ce catalan
qui vous est cher, s'entend encore aisément dans les rues du
Clapas.

Et puis, comme vous nous le dites, vous-même, il y a des
journées claires, où le Canigou, père de votre race, ne semble
guère plus loin de Montpellier que la montagne de Sète.

En écoutant, tout à l'heure, non sans mélancolie, votre juge-
ment si cruel sur l'érudition qui peut rendre « *revêche, voire
même rébarbatif* », en vous entendant dire que « *ce n'est pas
impunément qu'on affronte, pendant des années, la poussière
des bibliothèques et des archives, celle des cartons et des vieux
parchemins* », la tentation m'est venue de vous donner raison.
Mais comment vous dire des choses désagréables ? Votre
œuvre me désarme. La sympathie qu'elle a fait naître en moi
me fait abandonner l'idée de venger les bibliothécaires et les
archivistes.

Cependant, laissez-moi vous dire que vous vous trompez. La
fréquentation assidue des livres et des chartes, nous fait vivre
avec les morts qui, seuls, peuvent incliner, peu à peu, nos âmes
à cette mesure, sans laquelle la vie n'est qu'une duperie.

Sur le plan supérieur, où ils nous élèvent, lentement, l'ambi-
tion, la jalousie, la haine, en un mot toutes les basses passions
qui peuvent s'éveiller dans un cœur d'homme, ne nous appa-
raissent plus que comme un instant négligeable dans la fuite
du temps, et je vous assure que c'est une source d'inépuisable
indulgence.

Mais j'ai hâte d'en venir à votre œuvre dont l'importance et
la qualité ne laissent pas que de m'intimider. Comment la résu-
mer en quelques lignes, alors que certaines de vos pages con-
tiennent toute la matière d'un livre !

Votre premier ouvrage, *Etudes de littérature méridionale*,
analyse avec une grande justesse et des points de vue les plus

variés, le mouvement littéraire qu'ont suscité, de la Provence à l'Espagne, quelques hommes particulièrement doués. Votre livre a paru en 1907. Ses premières pages sont consacrées à faire le point, et avec un courage peu commun, dénoncent l'atteinte portée à notre culture latine par ces influences scandinaves, russes ou germaniques, qu'accueillait un snobisme inconscient, et, il faut bien le dire ici, la bienveillance excessive de la Sorbonne.

Vous considérez ces influences comme la rançon du naturalisme et vous y voyez la source de l'anarchie intellectuelle, qui commençait alors et... que je n'oserais considérer comme close.

Vous étiez alors persuadé que notre esprit latin ne pourrait jamais penser et sentir comme celui d'un Slave ou d'un Germain. Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander si vos idées ont changé et si vous êtes devenu Européen.

A travers les pages où vous racontez votre visite à Mistral, j'ai retrouvé les émotions que m'a fait éprouver cette terre de Provence, *« toute embaumée de thym, de romarin et de lavande, toute illuminée d'or et d'azur. »*

Comme vous analysez bien Mistral, mêlant l'idéalisme le plus pur au *« culte de la nature où s'exaltent son esprit et son cœur, par cette sorte de paganisme qui magnifie la réalité, par son amour de la clarté, de la forme et de la couleur... par cette passion de la beauté physique. »*

Dans vos études sur l'Espagne, vous insistez justement sur l'influence du sol et vous nous montrez le génie espagnol *« imprégné du décor, à la façon d'un fruit qui dans sa chair vermeille retient un rayon de soleil ou les arômes de la saison. »*

Cette terre des extrêmes et des contrastes violents a rompu l'équilibre entre l'idéalisme et le réalisme de la culture latine et dans la prédominance des images visuelles, elle est devenue le pays des mystiques excessifs et *« des Christ sanglants »*.

J'aimerais vous suivre page à page en votre livre, mais votre œuvre est si considérable et le volume suivant... si intéressant!

Vous l'avez fait paraître, en 1912, sous le titre de *l'Idée régionaliste*, et comme il venait à son heure! A la veille de la guerre, alors que le canon tonnait déjà dans les Balkans, vous passiez en revue, pour les mieux aimer, *le patriotisme, la tradition et la race*, ces grandes vérités premières qui dureront.

autant que l'humanité et que cherche vainement à voiler une brume malsaine d'internationalisme.

Vous désirez une décentralisation raisonnable et un régionalisme fécond; mais vous êtes perspicace, vous sentez quel danger fait courir aux universités régionales la vanité des jeunes maîtres, irrésistiblement attirés vers Paris, et, du même coup, celle des étudiants; car il y a deux sortes de docteurs en l'Université: ceux de Sorbonne et ceux de province.

Vous voudriez aussi voir refleurir un art régional; mais si cette plante arrive à repousser, je ne sais pas, Monsieur, comment vous en protégerez le tendre rejeton contre le rayonnement de Paris. Ici, le danger n'est plus de voir la province aller à Paris, mais Paris venir en province.

J'ai lu aussi avec grand intérêt tout ce que vous dites du roman régional. Vous illustrez votre thèse par l'exemple de Ferdinand Fabre et je ne puis que m'associer à l'estime que vous avez pour l'œuvre de cet écrivain. Depuis que ces pages furent écrites, il semble que votre conseil ait été entendu. De nombreux auteurs se sont essayés à rendre en des livres écrits un peu dans toutes les régions, le visage de cette France de province, de cette France intime que l'on connaît si mal.

La crise rurale vous préoccupe à bon droit. Les remèdes que vous proposez semblent judicieux; mais ils supposent un milieu moral sain et, il faudrait, je crois, un optimisme intrépide pour considérer cette condition comme acquise. La question forestière, qui est liée à celle de la crise rurale, n'est pas moins complexe, mais comment m'y arrêterais-je? alors que je me vois obligé de signaler, simplement, en passant, cette excellente *Anthologie catalane*, où vous présentez un choix très heureux d'extraits de poètes roussillonnais. Votre traduction très fidèle permet au grand public d'en goûter toute la saveur. L'introduction, la bibliographie et les notes qui l'accompagnent la rendent particulièrement précieuse.

Les ouvrages dont je viens de parler vous acheminaient d'une façon sûre vers votre œuvre maîtresse: « *Les origines et premières manifestations de la renaissance littéraire en Catalogne au XIX^e siècle* », œuvre qui vous a valu le titre de docteur ès lettres et que l'Académie Française a tenu à couronner.

Vous y reprenez, selon des méthodes rigoureuses, un sujet qui n'avait été qu'effleuré et combien passionnant: le réveil d'un peuple endormi depuis des siècles, sentant soudain dans

sa mémoire « *tout un frémissement de vieux souvenir* », se levant, pour retrouver, *les chemins de la tradition* et marchant vers l'horizon où vient d'apparaître à nouveau « *la figure de sa destinée* ».

Vous esquissez magistralement le décor dans lequel vit ce peuple et qui a déterminé son existence. Pays de montagnes qui façonnera une race rude, sobre, indépendante et fière. Pays de petites plaines provenant de l'usure des montagnes, où se formeront des agriculteurs laborieux. Pays bordé par la mer et ses grands horizons, qui fera naître des marins épris de commerce et d'aventure.

Vous recherchez ensuite avec un scrupule, j'allais dire avec une piété admirable, tous les symptômes de vie latente de ce peuple tombé en léthargie, après un brillant épanouissement. Il n'a jamais complètement abandonné sa langue. La tradition s'est conservée dans toutes les manifestations de sa vie comme le feu couve sous la cendre.

Vous avivez de votre souffle ces tisons, tout à l'heure invisibles et nous voyons luire l'âme catalane à travers les sermons, les livres pieux, les drames et les plaintes religieuses, les chansons populaires, les proverbes, les contes et les légendes.

Vous la retrouvez aussi dans ces belles danses graves, si étranges qu'elles semblent venues de lointains millénaires.

Votre conscience vous pousse même à la rechercher jusqu'en la cuisine et je vous assure que je n'en souris point. L'art de bien manger est une marque sûre de l'éducation des gens et de la civilisation des sociétés.

Les vieux usages se sont à peu près conservés. Les superstitions, fleurs si vivaces de la croyance, continuent de s'épanouir sur les ruines du passé.

Il n'est pas jusqu'au droit qui, malgré les retouches du vainqueur, n'ait conservé ses dispositions principales et son inspiration propre.

Mais l'heure du réveil approche. Dès le règne de Charles III, d'heureuses modifications se produisent. Vous nous montrez, en des pages d'un grand intérêt, le retour à une vie économique intense, de Barcelone, cette capitale qui ne dément point aujourd'hui son passé.

Un rêve qui semble devoir arrêter la vie paralyse quelques années ce mouvement : c'est la Révolution française et l'épopée napoléonienne.

Cependant, le cauchemar s'achève et c'est dans une nouvelle fièvre d'activité, d'affaires et d'idées que naît, sous le souffle ardent et passionné du romantisme, cette belle renaissance littéraire que vous nous faites connaître si complètement. Mais je dois renoncer à vous suivre : je ne saurais que vous trahir, en résumant ces études si précises, où vous analysez avec tant de subtilité, à travers les érudits, les poètes et les prosateurs, cette belle floraison des Lettres.

C'est effleurer bien rapidement des livres où sont approfondis des problèmes aussi considérables, mais l'heure inexorable me presse et je voudrais aussi parler de cette autre partie de votre œuvre qui m'a permis de vous mieux connaître, parce que votre imagination et votre sensibilité s'y jouent librement.

Je ne vous cacherai pas qu'un secret penchant m'incline vers elle. Ce goût ne m'est pas particulier, d'ailleurs, puisque l'Académie française a couronné les livres qui la composent.

Vous réalisez pleinement, Monsieur, cette synthèse latine que vous analysez fort bien dans *Etudes de littérature méridionale*, en la qualifiant de mélange également dosé de réalisme et d'idéalisme. Ce sont bien les deux éléments qui expliquent les qualités de vos poèmes. Car vous êtes poète. Vos « *Chants rustiques et Oraisons* » groupent sous des formes variées et des mètres divers, de belles images et des sentiments délicats.

Malheureusement, la poésie ne s'analyse point. Ce qui fait sa beauté est aussi insaisissable que la lumière. Chaque effort, pour en préciser le plaisir subtil, nous le rend moins sensible. Les poèmes, à travers la meilleure des critiques, ne sauraient pas plus nous émouvoir que les fleurs sans éclat que l'on voit desséchées aux feuillettes des herbiers.

D'ailleurs, si j'avais la présomption d'en vouloir faire goûter le charme et la musique à ceux qui nous écoutent, quels principes invoquerais-je ? Ceux qui me restaient d'une lointaine rhétorique ont été supprimés, ces derniers temps, par un des immortels de notre grande sœur l'Académie française, M. l'abbé BRÉMOND.

Ne m'a-t-il pas appris, qu'à l'instar de M. JOURDAIN, j'avais, dans ma plus tendre enfance, connu, sans m'en douter la poésie pure, dans ses limites les plus élevées, celles où elle ne se distingue guère plus de la musique :

*Orléans, Beaugency, Vendôme, Vendôme,
Notre-Dame de Paris...*

Je ne plaisante point, ce n'est plus une ronde d'enfant, ce sont les joyeux carillons, dont les ondes sonores, épanchues des clochers, font passer en nous le frisson des grandes fêtes religieuses et des *Te Deum* victorieux !

Ne m'en voulez pas, Monsieur, mais je ne me sens plus capable d'analyser vos vers. Laissez-moi les goûter sans rien dire et ne voyez dans ce silence que mon admiration et ma crainte respectueuse d'y toucher.

Je m'en console un peu d'ailleurs, en constatant que le prosateur a toutes les qualités du poète et qu'en lisant vos nouvelles, groupées sous le titre de *Pastoure et son Maître*, je retrouve toutes les impressions que m'ont fait éprouver vos vers, abstraction faite de leur rythme toutefois.

Le réalisme dont vous faites preuve dans vos croquis de types ou dans vos peintures de paysages et d'intérieurs, vous permet de rejoindre par dessus toute la France ces admirables réalistes qu'ont été les maîtres flamands.

L'ivresse du père *Sourre* aussi bien que celle du jeune *Piquemal*, dans le petit cabaret borgne où bourdonne l'essaim des mouches, évoque les truculents tableautins d'ADRIAN VAN BROUWER.

Dans *les vieilles*, votre dessin devient incisif et âpre, comme en ces cuivres immortels, où REMBRANDT semble avoir fixé, pour l'éternité, le dernier éclat de la vie qui vacille au fond des prunelles usées.

Vous avez d'ailleurs les dons d'un peintre. Vous connaissez le poids d'un ton, suivant le mot de PUVIS DE CHAVANNES. Vous sentez quelle valeur forte prend, dans la gamme étendue des lumières et des ombres, le cyprès, cet arbre vêtu de velours sombre, qui est (vous me pardonnerez cette comparaison gastronomique) comme l'épice d'un paysage.

Vous comprenez aussi l'éloquence d'une ligne. Avec quelle pureté de trait vous silhouettez dans leur marche vers la fontaine ces jeunes filles, auxquelles le crépuscule et la lassitude de la journée donnent une grâce alanguie et troublante. Comme vous sentez, d'une façon sûre, les lignes qu'il convient d'accentuer pour donner une vie intense à cette esquisse : *le balancement de la taille, cette courbe charmante du bras qui entoure la cruche ronde.*

Vos peintures d'intérieurs sont exquises. Parmi les objets que vous décrivez, il y en a qui vous émeuvent particulière

ment; vous en caressez le contour, vous en faites jouer la lumière et vous faites de merveilleuses trouvailles à leur sujet, si bien que nous finissons par découvrir que nous n'avons jamais su regarder les humbles choses.

Dans *le potier Ramon*, vous écrivez un véritable poème sur ce modeste vase d'argile, sœur cadette de l'amphore, que je n'ose plus appeler... une cruche, après les jolies et délicates pensées qu'elle a su vous inspirer.

Mais si vous excellez à peindre les intérieurs ou les paysages, avec l'exactitude et l'élégance d'un VAN MIÉRIS ou d'un JOSSE DE MOMPER, vous ne vous laissez point cependant arrêter par ces pénombres tièdes, où couleurs et lumières communient en une harmonieuse intimité, ni par ces sites, où le rythme de la terre et du ciel s'accordent pour accompagner merveilleusement vos états d'âmes. Votre sensibilité ne saurait se contenter de ces sensations visuelles.

Odeurs de la terre humide, senteurs des mousses ou des fongères, parfum des fleurs ou des brises, toutes les sensations vous appartiennent.

Je ne suis point Catalan, Monsieur; je ne suis pas né, non plus, dans un pays fait, comme le vôtre, de lumière et de sons. Ni la mélodie de la mer, ni les arpegges du vent parmi les pins n'ont bercé mon enfance, mais j'aime, comme vous, cette *prière de la cigale*, ce thème obstiné de sa symphonie, ce rythme d'acier, sans quoi le Midi ne serait plus le Midi.

Mon goût musical vous suit dans l'amour des *clarines*; mais les clarines dépassent le vrai midi. Je les ai entendu tinter, par centaines, sur les plateaux de l'Aubrac, plus rauques, il est vrai, parce qu'une dent de brebis remplaçait leur battant; je les ai aussi entendu sonner, immatérielles, dans un air rarifié, sur les hauts pâturages alpestres.

Par contre, « *avec la flûte invisible* », vous nous faites entendre ce que l'on appelle de la grande musique. Vous savez, par elle, éveiller en nous cette mélancolie du soir faite de trouble et de langueur, qui s'apaise doucement et s'évanouit dans la sérénité de la nuit.

Cependant, les sensations ne vous suffisent point. Vous êtes un Méridional; vous avez pourtant rêvé, dans la solitude et devant un feu de bois de chêne. Vous avez goûté la fascination de la flamme et suivi le caprice de ses arabesques de lumière; vous avez même essayé d'en déchiffrer le mystérieux langage.

C'est que vous êtes aussi un idéaliste.

N'avez-vous point pour nos humbles frères, les animaux, l'âme d'un François d'Assise? La mouche, la coccinelle, l'abeille, la cigale, le grillon, le pigeon, la poule, la mouette, le chat, le chien, sans parler des animaux d'un plus grand volume, trouvent en vous une bonté exquise; et quelles jolies choses vous leur faites dire!

La tendresse maternelle, avec laquelle *le petit bouvier Cezou* berce le vieux chat malade, est vraiment attendrissante.

Vous aimez les enfants, et vous les comprenez. Avec quelle délicatesse vous évoquez cette première anxiété, cette première tristesse de l'enfant, devant l'inconnu de la mort et le vide qu'elle laisse derrière elle. Comment se défendre d'une émotion intense, lorsque vous nous conduisez, un soir, au pied de cette tombe d'enfant à peine refermée, dans ce petit cimetière de campagne qu'envahissent déjà les feuilles mortes et où le vent pleure, parmi les cyprès drapés d'ombre.

C'est encore vers une âme d'enfant que vous vous penchez, lorsque vous présentez la petit Lucienne et ses amis les bêtes. Quels beaux yeux neufs elle ouvre sur ce monde si nouveau, et comme la curiosité féminine y met déjà son acuité.

Cependant, la tristesse, plus que les joies, semble vous attirer. Vous nous faites partager ce désespoir d'aïeul, dont les yeux, depuis dix ans, ne peuvent plus voir la lumière de votre heureux pays et qui voudrait tant se représenter son petit-fils. On lui a dit qu'il était blond, il sent dans ses caresses la douceur et l'affection de l'enfant, mais il ne peut en évoquer ni le regard ni le sourire!

Vous nous faites aussi sonder la douleur de cette veuve dont le deuil a si profondément ravagé le cœur qu'elle demeure insensible aux baisers de son enfant.

Mais ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans la nature humaine n'est pas encore assez pour remplir votre cœur.

Vos poèmes s'élèvent souvent jusqu'à l'oraison. Vous sentez Dieu présent dans la nature; vous l'entendez dans les grandes voix de la mer, comme au temps de l'enfance du monde, lorsque Son Esprit flottait sur les eaux.

Je ne sais point, Monsieur, si j'ai bien exprimé toute la sympathie que m'inspirait votre œuvre, mais la bonté qui s'y

fait jour m'est un sûr garant que vous pardonneriez à l'insuffisance de cette expression.

Vous saurez y discerner le plaisir que notre Compagnie a de vous compter désormais parmi nous.

M. DE DAINVILLE.

Réception de M. A. LAFONT

Discours de M. A. LAFONT

MESSIEURS,

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à occuper le siège de M. le professeur MAURY. Je ne me dissimule pas que je ne possède aucun des mérites du savant et du lettré auquel je succède sans avoir la prétention de le remplacer. Mon trouble s'accroît du fait que je n'ai pas connu personnellement celui dont je dois vous présenter l'éloge. Alors que j'ai la mission de dresser devant vous la silhouette qui vous était familière, je risque de dessiner un portrait que vous ne trouverez pas ressemblant. Je vous obéirai, néanmoins, et si mon esquisse ne vous rappelle guère les traits de l'éminent professeur que vous avez connu, vous m'excuserez, Messieurs, en songeant que je sacrifie bien malgré moi à la mode régnante des vies romancées.

I

Fernand MAURY est né à Figeac, le 23 juin 1854. Entré tout jeune dans l'enseignement, puisque, à l'âge de 22 ans, il débutait comme répétiteur au collège de Constantine, il est resté toute sa vie fidèle à l'Université. Il a consacré 51 années à l'en-